

FEUILLE D'INFORMATION DE SEPTEMBRE 1957

Le retour de l'année scolaire est, pour notre Société, l'annonce de la reprise de son activité intensive.

Jetons un regard en arrière. Nous pouvons annoncer 457 nouveaux adhérents depuis le début de l'année, grâce à la propagande directe de nos collègues, de nos délégués et surtout à l'attrait toujours grandissant de nos conférences du samedi.

Nous voulons remercier ici tous ceux qui nous aident dans notre tâche :

M. le Directeur du Muséum,

MM. les Professeurs et Travailleurs de laboratoires, à quelque titre que ce soit, auxquels nous ne faisons jamais appel en vain.

Tous nos conférenciers qui, par leur concours bénévole, assurent le succès de notre œuvre.

Malgré la perte cruelle de notre regretté Secrétaire général, nous avons tenu à maintenir intacte la vie de la Société et, nous pouvons le dire, l'éclat de nos précédentes conférences est le vivant hommage que nous apportons à sa mémoire.

NOS CONFÉRENCES DU DEUXIÈME TRIMESTRE 1957

Le **SAMEDI 30 MARS**, un jeune journaliste-reporter, M. Jacques Leroy, retrace pour nous le voyage aventureux qu'il fit en Afrique avec son camarade Michel Caron, à bord d'une vieille Peugeot qu'ils surnommèrent « la Tortue ».

Avec un capital de 60.000 francs, l'expédition quitta la France en juin 1952, puis traversa l'Espagne et le Maroc sans trop d'ennuis.

Des difficultés administratives surgissent à Agadir, avant d'affronter le Sahara; un peu de malice, un peu de chance, font qu'elles s'estompent et l'expédition fait route en convoi jusqu'à Fort-Trinquet au prix de petites aventures sans conséquences, et « la Tortue » se comporte vaillamment malgré les apparences.

De Fort-Trinquet à Dakar, sur 2.000 kilomètres, la Tortue se retrouve seule sur une piste fermée à la circulation. Un Arabe fera partie de l'équipe et sera le troisième pour « pousser la voiture ». Piste perdue, trous et ensablements, crevaisons qui risquent de tourner mal, rencontre de nomades contrebandiers, passages de larges plans d'eau à gué, rendirent vivant chaque moment de ces longues étapes solitaires. N'oublions pas au passage la description de l'ambiance qui régnait à Atar et qui semblerait rappeler un peu celle du Far-West d'antan, riche des espoirs du cuivre et du fer, enfouis dans le voisinage.

A Dakar, nos deux jeunes voyageurs avaient toujours en poche 60.000 francs, et leur « Tortue » était la première voiture de tourisme à être passée seule en période de fermeture de piste, sur la piste mauritanienne. L'expédition avait vécu pendant l'été une belle aventure quotidienne.

Cette première partie de la conférence fut suivie de la projection d'une trentaine de photographies en couleurs sur le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la piste mauritanienne et la piste du Hoggar, ainsi que d'un film sur Constantine et les destructions occasionnées par les pluies en Afrique du Nord (région de Bougie) : à chaque pluie torrentielle en Algérie, 750 hectares de terres arables sont arrachées et entraînées vers la mer. Effroyable travail d'érosion.

L'Afrique nouvelle fut le thème de la troisième partie : difficile d'accès dans le temps passé, l'Afrique nouvelle est à douze heures de la France grâce aux avions et à ses terrains d'aviation modernes. De nouveaux ports peuvent recevoir des navires de tous tonnages. A l'intérieur de l'Afrique, bateaux sur les voies navigables, routes et pistes, lignes de chemins de fer et lignes aériennes, contribuent à créer sans cesse de nouveaux courants économiques vitaux.

Au milieu de cette vie nouvelle, la population court l'aventure quotidienne de l'adaptation, et le conférencier souhaite qu'elle conserve malgré tout ses vieilles qualités d'hospitalité, de respect des vieux et de traditions familiales. Mais là comme ailleurs le problème de l'émancipation se pose dans toute son ampleur, et notre devoir est de contribuer à une judicieuse réalisation.

La France est la première à apporter sa contribution : service médical, écoles, lycées et institutions supérieures, réalisation enfin du fameux Fides et initiatives privées; dans plusieurs territoires, par exemple, les Chargeurs Réunis assurèrent et assurent encore des services publics, tels les bacs de Douala ou le fonctionnement du port de Port-Gentil.

Le conférencier termine son voyage par le Liberia, pays « libéré », comme son nom l'indique, mais où la monnaie est le dollar et les principales richesses exploitées au profit de l'étranger. En parallèle, il se plaît à faire ressortir le désintéressement de notre pays, qui assure sans contre-partie la formation d'un service médical et d'hygiène.

Des clichés et un film en couleurs illustrèrent d'une façon saisissante ce voyage à travers l'Afrique, de Dakar à Douala, insistant plus spécialement sur le marché si coloré de Sikasso et le village lacustre d'Abomey-Calavi, bâti entièrement sur pilotis.

De vifs applaudissements saluèrent la clôture de cette conférence et de nombreuses félicitations furent adressées au conférencier.

Le **SAMEDI 6 AVRIL**, en une conférence documentaire illustrée de plus de deux cents clichés en couleurs remarquables, M. Robert Andrault a évoqué les paysages terrifiants et grandioses de l'Islande, terre rude et magnifique.

Pour la grande majorité d'entre nous, l'Islande n'évoque guère qu'une côte inhospitalière, battue des tempêtes et noyée de brume, où de pauvres marins en ciré ruisselant gagnent durement leur vie en pêchant la morue.

Quelques-uns d'entre nous ont fait les croisières du Grand Nord et touché Reykjavik. Que leur a-t-on montré de l'Islande?

La capitale, cette ville champignon à l'équipement ultra-moderne. Le décor de laves où il y a 1.200 ans se tenait le premier parlement du monde. On a fait vomir pour eux, à force de savon, le Geyser (le grand). On les a fait pénétrer dans ces villes aux 500 serres où l'eau bouillante des volcans fait mûrir les tomates, les raisins, les bananes. Peut-être leur a-t-on laissé un peu de temps pour admirer Gullfoss, la cascade d'or, l'une des plus belles du globe.

Après quoi, réembarqués au bout de 48 heures, ils sont repartis vers les côtes du Groenland, des Féroé, du Spitzberg, somme toute assez déçus de ce qu'ils avaient vu.

Mais l'Islande est bien autre chose.

Nulle part au monde il n'est donné de voir d'aussi formidables glaciers; citons le Vatnajökull, géant parmi les géants du globe; le Langjökull; l'admirable Hoffjökull, et le Myrdaljökull plus important encore, qui semble défendre l'Islande des assauts de l'océan.

L'Islande est une terre de volcans, les coulées de lave atteignent des kilomètres de long et certaines sont quarante fois supérieures à celles de la plus violente éruption du Vésuve. Ces champs de lave représentent le dixième de la surface du pays. Il est impossible d'imaginer, et encore plus de décrire, les déconcertants paysages que cela donne. On peut épuiser tous les qualificatifs habituels: formidable, terrifiant, saisissant, hallucinant, angoissant, dantesque, c'est tout à la fois et plus encore.

Le conférencier, par le souvenir qu'il a gardé de ces visions fixées sur la pellicule, nous donne une idée de toutes ces forces démesurées qui se heurtent à une échelle qui n'est pas la nôtre. Nous pouvons admirer Myvatn, la « ville morte », légèrement au-dessous du cercle polaire, où deux énormes coulées de lave se sont heurtées de front dans toute la violence de l'éruption; le Laki, dont les laves vomies simultanément par 105 cratères sont pétrifiées en d'effroyables convulsions.

De vastes déserts de sable noir, poussière volcanique, composent également en grande partie la terre d'Islande. Très fréquemment le vent souffle en démençe sur ces étendues sans la moindre aspérité, soulevant des nuages de poussière qui montent si haut dans le ciel que la lumière devient crépusculaire. Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment d'inquiétude lorsqu'on se voit aveuglé en plein désert par la furie d'un vent chargé de sable.

Par ailleurs, le sol fume; des colonnes de vapeur montent sans hâte vers le ciel pour s'épanouir dans l'atmosphère en voûte de plus en plus ténue: ce sont les geysers, qui se comptent par milliers.

D'importantes montagnes de soufre offrent un spectacle « infernal ». On vit dans un malaise, le sol que l'on a sous les pieds n'est plus un sol habituel, c'est quelque chose d'instable qui crisse comme du sable déjà chaud et d'où s'échappe une fumée à la moindre éraflure de la chaussure dans la croûte cassante. L'odeur âcre du soufre est partout; et pour couronner ce spectacle, les plus extraordinaires couleurs qu'il soit possible de concevoir.

Mais peut-être, ce qu'il y a de plus curieux dans toute l'Islande et qui constitue une caractéristique de cette île, ce sont les plaines d'épandage des fleuves-glaciaires. C'est là, paraît-il, l'expression exacte pour désigner l'incroyable réseau fluvial qui réunit les glaciers à la mer. Certains demandent, pour être traversées dans toute leur largeur, deux jours complets d'auto-chenille. Sur ces immenses étendues sans le moindre ressaut, cinq ou six fleuves, larges comme la Loire à hauteur de Tours, roulant des eaux qui paraissent en ébullition tant les remous sont violents, coupent d'un sillon profond ces plaines d'alluvions. Puis ces fleuves se divisent en un réseau serré de mille ruisselets, pour se croiser ensuite, s'enchevêtrer, pour se séparer à nouveau et arriver à l'océan.

On se doute du spectacle surprenant que peut donner sous ces latitudes la lumière du soleil rasant sur ces innombrables voies d'eau, qui paraissent d'autant plus lumineuses que le sol qui les entoure est plus noir.

Voici, résumées, les curiosités les plus marquantes qui sont le propre de cette île extraordinaire, mais il y a bien d'autres choses à admirer: les cascades, les lacs, les orgues basaltiques, les côtes déchiquetées formant d'admirables fjords, les îles couvertes de multitudes d'oiseaux, autant de beautés plus accessibles au voyageur. Et le conférencier conclut que lorsque l'Islande en pleine évolution aura réalisé son programme d'équipement touristique, cette île deviendra un centre attractif de premier ordre, capable d'étonner les voyageurs du monde entier.

Le **SAMEDI 13 AVRIL**, M. René Varlet, membre du Club Alpin Français et de notre Société, a longuement parlé devant une nombreuse assistance du projet, actuellement en cours d'étude, relatif à la création d'un parc national en Savoie.

Le conférencier expose tout d'abord l'argument de base justifiant pleinement l'élaboration et la réalisation de cet attachant projet, en rappelant l'existence de l'admirable parc national italien du Grand Paradis, établi dans la région du Val d'Aoste, proche de la frontière franco-italienne et bordant même celle-ci sur plus de huit kilomètres dans la région du col de l'Iseran. L'on sait que dans ce vaste parc national du Grand Paradis (64.000 hectares) fut réalisé avec un plein succès, à la fin du siècle dernier et grâce au roi-chasseur Victor-Emmanuel II, le sauvetage des derniers bouquetins des Alpes, dont l'espèce était menacée de disparition totale par suite de la chasse effrénée qui lui était faite depuis des siècles dans toute la grande chaîne.

La Nature est entièrement protégée dans le parc national du Grand Paradis, et flore et faune y prospèrent en toute liberté. Des milliers de bouquetins, de chamois, de marmottes et autres animaux de montagne y mènent une existence rude mais paisible, grâce à la surveillance efficace exercée par une soixantaine de gardes accomplissant leur métier avec une grande conviction. Ainsi le parc national du Grand Paradis, situé dans une magnifique région, constitue un véritable sanctuaire de la Nature alpine, présentant un intérêt scientifique considérable ainsi qu'un puissant attrait touristique. La faune alpestre — dont on peut dire qu'elle n'est pas le moindre des charmes de la montagne — s'amenuise dangereusement de décade en décade; c'est pourquoi une telle réserve biologique présente aussi, sur le plan cynégétique, un indiscutable intérêt en tant que foyer rayonnant et source possible de gibier de repeuplement.

Dans le parc du Grand Paradis, le Bouquetin des Alpes (*Capra Ibx*) est assurément l'espèce la plus spectaculaire et la plus précieuse. Actuellement, trois mille de ces puissants animaux vivent dans les limites du parc italien.

Le conférencier présente alors une série de remarquables photos en couleurs montrant les bouquetins du Grand Paradis dans leur sauvage et grandiose habitat de la haute montagne. Or il arrive assez souvent, du fait que le parc italien touche la frontière française sur quelque huit kilomètres, que des bouquetins et des chamois sortent des limites de la grande réserve italienne et pénètrent sur notre territoire dans la région de l'Iseran. Le biotope leur étant aussi favorable que dans les Alpes italiennes, ils y demeureraient et y prospéreraient sans aucun doute si, pourchassés (et tués, hélas, le plus souvent!), ils ne regagnaient bientôt, en territoire italien, la zone protégée.

Plusieurs fois, au cours de ces trente dernières années, il a été question de créer, dans la région frontalière de l'Iseran, une réserve dans le but de protéger les bouquetins italiens et autres animaux de montagne poussant une incursion en France. Un projet plus important a même été établi en 1943. Un savant en matière de faune alpine, le docteur Marcel Couturier, de Grenoble, a préconisé la création d'un parc national en Savoie, comparable au parc italien du Grand Paradis et qui prolongerait d'ailleurs celui-ci sur notre territoire. Un tel projet représente assurément la solution idéale pour une tentative de réimplantation du Bouquetin en France et pour la conservation de la faune sauvage de nos Alpes.

Malheureusement ce séduisant projet, bien que favorablement accueilli par les milieux officiels compétents, semble, aux dires de ces derniers, difficilement réalisable, sinon irréalisable, pour des questions de financement et d'accord à obtenir de la part des détenteurs du droit de chasse sur les territoires des communes intéressées par ce projet. Devant les difficultés ainsi soulevées, le Club Alpin Français et l'Association Nationale des Chasseurs de Montagne ont décidé de créer un « Comité d'étude d'un parc national en Savoie ». Ce Comité a donc étudié le problème et, ayant contacté les services officiels compétents d'une part et les autorités locales d'autre part, il lui a paru raisonnable de proposer la réalisation partielle du projet Couturier en demandant la création d'un parc national de quelque treize mille hectares le long de la frontière, dans la région de l'Iseran contiguë au Grand Paradis. Bien que défendant toujours avec conviction son vaste projet (70.000 hectares) qu'il aurait été évidemment infiniment souhaitable de voir adopter et réaliser, le docteur Couturier s'est néanmoins rallié au point de vue du Club Alpin Français et de l'Association

Nationale des Chasseurs de Montagne, qui estiment qu'il vaut mieux obtenir la création d'une réserve d'étendue plus modeste que de ne rien obtenir du tout.

Actuellement, quatre communes frontalières sont directement intéressées par le projet élaboré par le Comité d'étude du Club Alpin. Jusqu'à présent trois d'entre elles ont donné leur accord pour l'établissement du parc national; c'est, en Haute-Tarentaise, Sainte-Foy qui consacrerait au moins 2.000 hectares à la réserve, Tignes avec 3.500 hectares et Val-d'Isère avec 4.000 hectares. Seule la quatrième commune intéressée, Bonneval-sur-Arc, qui a été sollicitée pour consacrer à la future réserve 3 à 4.000 hectares, fait quelques difficultés pour donner son accord, ayant un projet d'établissement d'un « parc culturel » dans la même région.

Le Club Alpin Français et l'Association des Chasseurs de Montagne ne sont absolument pas hostiles à ce dernier projet, mais ils estiment qu'il est possible et souhaitable de concilier judicieusement les divers points de vues.

La création de la réserve doit être considérée comme l'une des étapes de la réalisation complète du parc national de Savoie dans sa conception idéale et variée. Au surplus, cette première étape apparaît comme la plus facile et la moins coûteuse à réaliser.

En conclusion de son exposé et avant la projection du très beau film de M. Jacques Brunet sur la faune et la flore du parc national du Grand Paradis, M. René Varlet formule le vœu que l'accord se fasse, au nom de la Protection de la Nature, entre les promoteurs des divers projets actuellement en présence, et qu'également les Pouvoirs Publics veuillent bien permettre au parc national de Savoie de devenir bientôt une réalité dont tous les Amis de la Nature pourront se réjouir.

Nous ne saurions terminer le compte rendu de cette séance sans donner un aperçu des magnifiques paysages saisis par la caméra de M. Jacques Brunet.

Il s'attarde tout d'abord dans les vallées alpestres où l'homme a installé son habitation, là où la nature lui donne plus de sécurité au cours des longs mois d'hiver. C'est l'été : il nous est permis d'admirer la verdure fraîche et parsemée de multiples fleurs.

En prenant de l'altitude, nous voyons de belles forêts s'élançant au flanc des montagnes. Des torrents déferlent avec une violence extrême dans un dédale de cascades pour aller sagement s'étaler dans la vallée, et dans cette riche nature vivent de multiples espèces d'insectes et de papillons.

Puis c'est l'aspect de la montagne à 2.500 mètres : paysages plus rudes, nature plus aride, mais de petites fleurs s'épanouissent encore et nous citerons l'edelweiss, dont le nom évoque les cimes.

En continuant sa chasse aux images, M. Jacques Brunet peut fixer la magnifique apparition, au haut d'une roche, d'un bouquetin dont la robuste silhouette se détache sur le ciel. C'est un guetteur; plus bas, le troupeau confiant attend le signal.

Dans la réserve du Grand Paradis, à plus de 3.000 mètres, dans les éboulis, le bouquetin est le maître incontestable de la nature hostile. Sa résistance exceptionnelle lui permet de vivre à ces hauteurs, ses cornes puissantes lui donnent cette fière allure qui a fait de lui l'élément le plus représentatif des animaux de montagne.

Le film réalisé par M. Jacques Brunet est une série de tableaux qui nous a permis de connaître et d'apprécier mieux encore toutes les richesses de la Nature.

Le **SAMEDI 4 MAI**, un jeune explorateur, M. Gérard Naudin, qui, avec cinq de ses camarades, avait décidé de tenter l'ascension du mont Kibo, le plus haut sommet du Kilimanjaro et de l'Afrique, a retracé pour nous cette périlleuse expédition.

Partis sans beaucoup d'expérience de ce continent, ils avaient pour but de réaliser un film documentaire sur le Kilimanjaro et un film sur une des tribus restées parmi les plus primitives dans ce pays : les Masai.

Tout d'abord, M. Gérard Naudin présente une série de vues fixes qui nous permettent d'admirer la beauté de ces montagnes aux neiges éternelles et les efforts presque surhumains accomplis par eux pour la satisfaction d'avoir vaincu la Nature et de voir flotter leur emblème au sommet de la plus haute cime d'Afrique. Des explications complémentaires situent ce pays pour les auditeurs.

Le Kilimanjaro est un massif montagneux composé du Mawenzi (5.353 mètres) et du Kibo (6.010 mètres), situé en Afrique Orientale anglaise, à 15 kilomètres au sud de l'Equateur, dans le Tanganyika.

Une fertile et riante vallée s'étend au pied de la montagne, dans laquelle, grâce aux nombreux torrents, il est possible de cultiver le coton, le café, les bananes. La tribu des Wachagga vit riche et heureuse dans un paysage d'une beauté inouïe. Elle continue à vivre dans de curieuses petites huttes de chaume cachées dans les bananeraies, malgré la civilisation qui l'entoure de tous côtés. Seule parfois une vénérable machine à coudre à l'entrée de la porte indique la présence de la technique moderne.

C'est dans cette tribu que furent choisis les porteurs et le guide qui devaient accompagner nos jeunes explorateurs au sommet du mont Kibo. L'on traverse différents étages de végétation au cours de cette ascension : l'attaque première se fait à travers la forêt, une forêt tropicale sombre, épaisse, humide et mystérieuse, qui oppresse l'esprit et épuise le corps. Mais ce cauchemar prend fin après des heures et des heures de marche harassante. L'expédition atteint le premier refuge et retrouve son souffle.

Le lendemain, la traversée de la savane s'avère beaucoup moins pénible; les grimpees sont interrompues par des marches en terrain plat, mais l'altitude (3.800 mètres) commence à se faire cruellement sentir. Au long de la troisième étape s'étale la végétation types de la montagne. Les premiers séneçons, curieusement dressés vers le ciel, des bruyères, des marécages glacés vers 4.000 mètres. Entre deux monts, le Kibo recouvert de sa calotte de glace paraît tout proche, splendide. Le soleil, la soif, la fatigue sont terribles à supporter; tête lourde, gestes incertains, parole rare, l'équipe s'arrête à Kibo Hut, 4.734 mètres. C'est la veille d'un grand jour. Le 11 octobre 1955, à 2 heures du matin, l'assaut final est tenté. La caravane s'ébranle par un froid glacial, la pente se dresse à 45-50°, les pieds s'enfoncent dans la cendre et le poids du corps attire en arrière : trois pas en avant, deux de recul; certains tombent à genoux, accrochés au piolet, épuisés, mais la volonté de surmonter l'épreuve, de vaincre, est la plus forte. C'est maintenant la glace, le soleil « blanc », la luminosité mortelle pour les yeux, la torture de la soif non calmée par la succion des aiguilles de glace, le manque d'oxygène qui entraîne une effrayante torpeur, mais, couronnant tout cela, le succès.

La deuxième partie de la conférence de ce jour fut le commentaire d'un film, principalement ethnographique, sur la vie des Masai. Cette tribu, dont le nom seul jetait autrefois l'épouvante, est une tribu de bergers et de guerriers semi-nomades, de souche éthiopienne, vivant dans de vastes plaines giboyeuses au sud du Kenya et au nord du Tanganyika, sous mandat britannique. Les Masai étaient autrefois les maîtres de l'Afrique Orientale, ils extorquaient et rançonnaient; mais aujourd'hui, leur nombre ne s'élève plus qu'à 100.000 environ. Ils offrent le spectacle tragique d'un peuple qui refuse la civilisation toute proche. Ils vivent dans un territoire restreint, sans eau, à part quelques puits disséminés à travers la brousse. Ils ne cultivent rien : « Dieu, au commencement du monde, leur a donné les vaches », c'est pourquoi ils considèrent que toutes les vaches de la terre leur appartiennent et c'est l'excuse au pillage. Ils vivent uniquement des troupeaux, en tirant leur seule nourriture : le lait, le sang et la viande. Avec la peau de vache ils confectionnent leurs habits, avec la bourse de vache ils construisent leurs huttes.

Les Masai sont beaux, extrêmement fiers et farouches. Le guerrier Masai, grand et semblant de bronze, appuyé sur sa lance et regardant au loin à travers la plaine, est vraiment une figure classique symbolisant un lointain passé.

Il continue à vivre selon le rythme ancien, inattentif aux changements qui ont lieu dans le monde et qui tendent à cisailier son propre mode de vie.

Le **SAMEDI 11 MAI**, M. Ad. Davy de Virville, Directeur de laboratoire à la Sorbonne, nous a présenté une belle série de photographies en couleurs des paysages d'Egypte et de Palestine.

L'Orient, mot magique et évocateur de soleil et de ciel bleu, de désert de sable roux et de blanches mosquées au croissant d'or, de souvenirs bibliques et évangéliques qui ont illuminé notre enfance comme ces rayons de soleil qui jouent à travers les vitraux d'une cathédrale!

Le conférencier nous emmène tout d'abord avec lui, en avion, au-dessus de l'Égypte. Il nous montre le littoral bas et sablonneux du delta du Nil et les bordjs épars au milieu des alluvions verdoyantes mais qui deviennent des déserts dès que l'eau d'irrigation fait défaut, puis il nous fait survoler le canal de Suez dont on a tant parlé ces derniers temps et qui, vu à quelques milliers de mètres d'altitude, n'apparaît plus que comme une grosse ligne bleue entre les deux villes de Port-Saïd, grande cité moderne de 100.000 habitants au bord de la Méditerranée, et de Suez, sur la mer Rouge.

Il nous fait visiter le Caire, la mosquée El Hazar, véritable Sorbonne islamique dans laquelle, comme chez nous au Moyen Age, l'enseignement oral paraît jouer un rôle prédominant. Il nous montre ensuite l'aspect du désert lybique, tantôt pierreux et tantôt sablonneux, et nous fait visiter les anciennes carrières où le voyageur est tout surpris de trouver encore en place des obélisques inachevés, tels que les ont abandonnés sur place, voici des millénaires, les anciens Égyptiens.

Nous pénétrons ensuite dans le temple d'Ed Fou, véritable Chartres égyptien, édifié à l'époque ptolémaïque, presque au bord du Nil; puis dans celui de Louqsor, pour en admirer les hiéroglyphes qui, bien souvent, représentent des animaux: serpents ondulés, chouettes, ibis, oies, abeilles. D'ailleurs l'histoire naturelle a bien des fois inspiré les anciens Égyptiens; sans parler des scarabées sacrés, symbole d'immortalité, il suffit de citer les ailes de vautours stylisées, symbole de protection, si souvent peintes sur le trumeau des portes des temples et que portent maintenant sur leurs vareuses d'uniforme nos aviateurs modernes; ou encore ces chapiteaux papyrifères ou lotiformes si curieusement stylisés qui s'épanouissent au sommet des colonnes.

M. Davy de Virville nous présente une série de clichés se rapportant aux végétaux les plus caractéristiques de ces régions: les fameux palmiers Doum, dont une splendide gravure sur cuivre illustre le grand ouvrage sur l'Expédition d'Égypte édité par ordre de Bonaparte. Ce beau palmier, que l'on observait alors jusque près du Caire, devenu beaucoup plus rare, paraît avoir reculé de plus en plus vers le sud; les raphia; les papyrus qui ne sont plus guère qu'un souvenir; l'aulne de la Vierge de Matariyeh, à l'ombre duquel la Sainte Famille se serait reposée lors de la fuite en Égypte; un sycomore, mais qui aurait été replanté en 1670; et aussi les algues vertes des rives du Nil, qui forment de belles ceintures de végétation sur les vannes du barrage d'Assouan.

Les animaux ne sont pas oubliés: buffles importés sans doute depuis la conquête arabe en Égypte, chameaux chargés de sorgho, pigeons qui viennent se reposer sur les branches d'arbres qui hérissent si curieusement les tours des bordjs égyptiens.

Le voyage se poursuit maintenant en avion, survolant le golfe d'Akaba, au fond de la mer Rouge, puis le désert arabe que traversèrent les Hébreux pour gagner la Terre promise. Mais voici que surgissent brusquement au-dessus des sables jaunes du désert les granits de feu du massif du Sinai: site prédestiné à la manifestation du Dieu terrible de la Bible remettant à Moïse les tables de la Loi. Et voici maintenant le sommet du mont Nebo d'où le grand législateur juif ne put qu'entrevoir la Terre promise. Là, sur le pavé en mosaïque des premières basiliques chrétiennes, le voyageur est tout surpris de voir un gracieux Addax, le cou orné, telle une vulgaire vache suisse, d'une gracieuse clochette.

Ce sont ensuite les reliefs tourmentés de la tragique Judée, s'opposant aux collines ondulées de la riante Galilée; et l'âpre mer Morte, véritable lac de plomb fondu, encaissée au fond d'une des plus profondes cassures géologiques du globe, qui contraste avec la douceur tout évangélique du lac de Génésareth.

Après avoir atteint le mot Thabor et le mont des Béatitudes, cueilli les asphodèles du mont Garizim, parcouru les déserts de pierres du mont de la Quarantaine, le voyageur peut découvrir les touffes d'hysope du mur des Lamentations et les oliviers du jardin de Gethsémani, car la flore comme l'architecture, comme la nature entière, semble figée dans ces lieux chargés d'histoire, de beauté et d'amour.

Le **SAMEDI 18 MAI**, M. Lacombe, professeur d'océanographie physique au Muséum, a exposé devant les auditeurs un sujet appartenant à une catégorie peu évoquée en général: celle des phénomènes marins.

Le Gulf-Stream, les idées sur ce grand courant océanique transportant quelque 50 millions de mètres cubes-seconde, ont été l'objet d'une description rapide.

Après avoir rappelé les caractères essentiels de ce courant, son extension géographique, la physique des eaux le constituant et leur contraste avec les eaux voisines, M. Lacombe a fait un historique des idées le concernant depuis la première mention précise qui en a été faite en 1513. C'est une occasion de rappeler les principales idées sur la circulation océanique permanente et les difficultés considérables de son étude. Le schéma que l'on attribuait au Gulf-Stream vers les années 1935-1940 a subi des modifications radicales depuis la mise au point d'appareils d'étude presque instantanée du milieu marin qui ont révélé une structure extrêmement complexe.

La voie dans laquelle s'engagent actuellement les recherches est semée de bien des difficultés que les progrès de la technique moderne, appuyée sur des moyens nécessairement considérables, auront peine à surmonter.

Cette conférence technique et naturellement très documentée, fut une illustration des travaux et recherches qui s'effectuent dans l'ombre des laboratoires, et M. le Professeur Lacombe a eu le grand mérite de vouloir mettre à la portée du public les théories complexes de l'étude des courants.

Certes, le sujet fut goûté surtout des initiés, mais nous avons été heureux de montrer que le Muséum n'est pas seulement, comme beaucoup le croient, un ensemble de collections mortes, mais un établissement de recherches scientifiques ayant leur prolongement dans les découvertes du siècle.

Ce fut une conférence véritablement magistrale que nous fit le **SAMEDI 25 MAI** M. Drach, professeur à la Sorbonne. Nul ne pouvait, en effet, mieux que M. Drach, prendre la parole pour honorer la mémoire d'un homme devant lequel tous les savants s'inclinent profondément, le commandant Jean Charcot, puisque notre éminent conférencier a eu l'inoubliable privilège de prendre part aux campagnes polaires 1932, 1933, 1934 organisées par l'illustre explorateur.

L'on se souvient de la dramatique catastrophe qui plongea en septembre 1936 le monde dans la consternation: le *Pourquoi-Pas*, dressé par les lames d'un gigantesque cyclone, se brisait contre les récifs d'Akranes, sur la côte occidentale d'Islande. Avec lui disparaissait le commandant J. Charcot qui, jusqu'à la dernière minute, debout sur la passerelle, donna à tous le magnifique exemple de la grandeur de l'homme qu'il était.

Après avoir retracé la vie de celui qui donna à la France le rang qui lui revenait dans la connaissance des régions polaires, rappelé en outre la volonté implacable de son père qui le destinait à la médecine, notre conférencier nous commenta longuement les trois campagnes polaires qui le menèrent sur la côte orientale du Groenland. Par des images très saisissantes, nous pûmes nous rendre compte de toutes les difficultés qu'il fallait vaincre pour naviguer au milieu du pack, de la beauté surprenante de certains icebergs dont la grandeur nous déconcerte, de la rude vie menée par les esquimaux chasseurs de phoques, toutes ces vues nous plongeant dans un monde extraordinaire et inconnu pour la plupart d'entre nous. L'enthousiasme fut à son comble quand M. Drach fit valoir le dégoût qu'éprouvait le commandant Charcot pour la chasse inutile, n'admettant la destruction d'animaux que pour des fins scientifiques ou alimentaires.

Entrons maintenant dans le vif du sujet. Est-il nécessaire de présenter le fameux *Pourquoi-Pas*, navire de 500 tonneaux à bord duquel avait pris place le conférencier d'aujourd'hui et qui fut créé sur l'initiative de Charcot, qui en avait lui-même étudié minutieusement les plans et en avait de très près surveillé la construction dans les chantiers de Saint-Malo?

Rien ne fut laissé au hasard, car le succès d'une campagne polaire dépend des qualités du navire, et la navigation au milieu des glaces exige de singulières caractéristiques : posséder une coque d'une solidité à toute épreuve et détenir un très grand rayon d'action tout en ayant une très faible consommation de combustible. Le *Pourquoi-Pas* était un trois-mâts à voile carrée, dominé, en haut du grand mât, par un nid de pie donnant à l'observateur qui s'y trouvait une vue dégagée sur la banquise; un nid de corbeau, placé en haut du mât de misaine, permettait en plus, par sa vue plongeante, de repérer les éperons de glace dangereux pour la coque.

Nous commençâmes notre voyage devant la vue des imposantes falaises de l'archipel des Féroé, pouvant atteindre de 600 à 800 mètres et dont les escarpements abritent d'innombrables oiseaux. L'Islande nous émerveilla ensuite par la beauté de ses chutes d'eau.

Mais à l'approche des côtes du Groenland, et en particulier du fjord Scoresby Sound, nous ressentîmes instinctivement, grâce au réalisme des images projetées, les difficultés qu'il convient de surmonter pour naviguer au milieu des glaces, l'état de la banquise pouvant changer d'un jour à l'autre et la rencontre avec un iceberg étant toujours possible. Alors nous visitâmes le magnifique Scoresby Sound, ce fjord qui entaille profondément la côte du Groenland et qui est le plus grand du monde, se divisant en quatre branches principales et abritant une île à elle seule aussi grande que la Corse. Par son relief jeune et vigoureux, par ses falaises basaltiques de 1.800 mètres de hauteur, par la grandeur de ses glaciers, par la diversité des formes des icebergs naissant directement dans le fond du fjord, cette région est considérée à juste titre comme l'une des régions polaires les plus fascinantes et les plus attachantes qui soient.

Nous longeâmes ensuite la côte de Blossville, le long de laquelle le *Pourquoi-Pas* put naviguer en 1933 à la faveur de conditions tout à fait exceptionnelles et faire même plusieurs débarquements : côte par endroits fantastique, grandiose.

En allant vers le sud, nous atteignîmes la baie d'Angmagssalik, presque entièrement fermée et protégée l'été contre l'invasion des glaces du large. Là se concentre à cette époque toute une population d'Esquimaux qui, l'hiver, se trouve dispersée sur un très vaste terrain de chasse. Nous les voyons sur leurs frères embarcations, les véritables kayaks, qu'ils manœuvrent avec une aisance extraordinaire, sachant par exemple rétablir leur équilibre compromis en faisant un tour complet dans l'eau glacée.

Pour terminer, le conférencier mit en lumière l'administration bienfaisante du Danemark, qui sut défendre avec beaucoup de clairvoyance les biens et les droits de ce peuple si sympathique que sont les Esquimaux.

Nous remercions chaleureusement le professeur Drach, qui n'a pas eu la prétention de relater l'œuvre si vaste du commandant Charcot, mais qui nous a permis, par cette conférence commémorant le vingtième anniversaire du naufrage du *Pourquoi-Pas*, de nous associer à l'hommage dû au commandant Charcot, l'une des plus belles figures d'homme dont notre pays puisse s'enorgueillir.

Le **SAMEDI 1^{er} JUIN**, conférence sur la Guinée française par G. Viennot-Bourgin, professeur à l'Institut National Agronomique. L'objet essentiel de cette conférence a été de montrer, par le texte et la photographie, les principaux aspects naturels de la Guinée française, en même temps que de mieux faire connaître quelques-unes des productions végétales de ce territoire.

Parcourant successivement le pays occupé par la race Soussou dans la région de Kindia, puis gagnant le Fouta-Djalou pour y rencontrer les Foulas et enfin revenir à la zone côtière parmi les Mendénis, le conférencier a commenté son voyage en botaniste et en agronome.

La route qui conduit de Conakry à Kindia s'élève peu à peu en franchissant, sur plus de 200 kilomètres de distance, une suite de terrasses. Tandis que la zone côtière est soumise à un climat humide et relativement déprimant, le séjour à Kindia, tout au moins en saison sèche, est aussi agréable que celui que l'on effectue en région méditerranéenne. Le plateau de Kindia, établi sur des dalles gréseuses horizontales, s'étale autour d'un bombement lui-même gréseux qui est le mont Gangan. Le « boval » à graminées a peu à peu reculé devant les cultures du bananier, de l'ananas et de quelques étendues consacrées aux productions vivrières autour des villages. Ceux-ci ont conservé leur aspect primitif avec leurs cases à base circulaire, au toit de paille conique et grisâtre. Il y vit une population encore très attachée aux traditions malgré la proximité de la ville, aujourd'hui nœud routier important, et de la station et des laboratoires dépendant de l'Institut Français de Recherches fruitières Outre-Mer. Tandis que Kindia, avec ses belles allées de manguiers, son marché hétéroclite et coloré, permet de connaître et d'apprécier l'activité de l'indigène, par contre, tout près de là, à Foulaya, des maisons toutes blanches, aux vérandas largement dessinées, toutes enfouies dans les îlots fleuris des bougainvilliers, entourent les éléments essentiels de la station de l'I.F.A.C. : laboratoires d'études et de recherches bien équipés pour aborder et résoudre les problèmes posés par le maintien et l'amélioration des cultures en Guinée française et en Afrique Occidentale en général.

Sur le territoire de la station, divisé en nombreuses parcelles, se mêlent harmonieusement les essais culturaux et leur transposition immédiate sur le plan de la production. Par ses cultures d'ananas, du bananier, du papayer, des différents agrumes, de l'avocatier, par l'introduction de certaines plantes de couverture, par une remarquable collection de types sauvages d'ananas et de musa, la station de Foulaya est devenue un centre de première importance que viennent constamment consulter les producteurs européens et indigènes. Ceux-ci prennent contact avec une équipe de chercheurs vivant en parfaite harmonie, qui ont choisi de se consacrer aux problèmes posés par l'amélioration fruitière, la conservation des sols, la préservation des récoltes à l'égard des parasites, de façon à provoquer l'expansion des marchés vers la France et les pays méditerranéens. Les progrès réalisés permettent aussi de rendre meilleure l'existence d'une population par ailleurs très pauvre. Toutes les techniques les plus récentes sont tentées à Foulaya et, sur le plan pratique, il est assez remarquable d'y voir non seulement les machines perfectionnées adaptées au travail et à l'entretien des sols, mais aussi évoluer l'hélicoptère qui répand à très faible altitude le nuage de produit destiné à protéger les bananiers contre les attaques d'un champignon parasite particulièrement déprimant : le *Cercospora*.

On ne saurait séjourner à Foulaya sans chercher à faire l'ascension du mont Gangan, afin d'y découvrir de remarquables paysages ruiformes provenant de l'érosion des grès, et trouver de très belles stations d'une euphorbe arborescente : *Euphorbia camerounensis*, atteignant 3 à 4 mètres de haut, souvent couverte de fougères épiphytes du genre *Platyserium*.

Enfin, il est aux environs de Kindia, comme dans presque toute la zone montagneuse de Guinée, des cascades puissantes échappées de dalles gréseuses et auxquelles font suite des eaux torrentueuses profondément encaissées dans de véritables cañons aux parois couvertes d'une végétation très particulière (fougère, mousses, sélaginelles, bégonias, etc.). Telles sont les chutes du Kalé et de la Kilici.

Non loin de Kindia est installée Pastoria, annexe de l'Institut Pasteur, qui se consacre à trois missions essentielles : fabrication du sérum antivariolique, pour satisfaire aux demandes de la majeure partie du continent africain (environ quatre millions de doses par an); récolte et concentration sous vide des venins de quelques-uns des plus dangereux serpents africains : *Bitis Arietans*, *Gabonica*, *Nasicornis* et surtout *Dendraspis Viridis* ou serpent vert arboricole; élevage des singes dont environ 300 seront ensuite expédiés chaque année en France afin de poursuivre des recherches, particulièrement celles concernant la poliomyélite.

Dans le Fouta-Djalou, Dalaba, puis les confins de Labé, la région de Pita, offrent un tout autre aspect. Le « boval » herbeux y est beaucoup plus étendu et d'immenses plateaux plus ou moins mamelonnés, gréseux ou doléritiques, parsemés de chaos pierreux

ou de grottes souterraines, coupés de vallées étroites et obscures où poussent les fougères arborescentes (Cyathéa), procurent des paysages très variés sous un climat plus âpre ou plus desséchant. Il règne un froid vivifiant le soir à Dalaba, tandis que la brume de janvier, qui monte de la vallée, vient couronner le plateau de Daguissa où pâturent les troupeaux de bovins maigres entre les massifs rocheux érodés.

Toute une population pittoresque et très colorée mène dans ces régions une vie simple, sans heurt et sans surprise, suivant la coutume ancestrale.

Non loin de Dalaba, il est aussi un surprenant paysage, c'est celui du jardin Auguste-Chevalier. La terre africaine, que ce grand botaniste a tant aimée et si souvent parcourue, a voulu porter et conserver son souvenir par une réalisation vivante.

Un parc avec son étang et ses ruisseaux verdoyants a été planté en essences utiles susceptibles d'être introduites et cultivées en diverses régions d'Afrique : thé, quinquina, cannellier, etc. Un vigoureux peuplement de pins du Tonkin, âgés maintenant de quinze ans, revêt peu à peu d'un doux tapis d'aiguilles le sol maigre et poussiéreux.

Après avoir admiré le ruban vertical des gigantesques chutes de la Ditinn dans un cirque constamment obscur et celles du Kinkon aux mystérieux défilés, le chemin du retour vers Kindia traverse l'un des plus grands fleuves de Guinée : le Konkouré, né de la confluence du Konkolo et de la Kabrima. Un pont métallique, établi à grands frais, franchit un dédale de rochers entre lesquels, en basses eaux, s'établissent de vastes poches d'un bleu ardent. Paysage chaotique, aujourd'hui menacé d'une destruction totale puisque l'acharnement destructeur de l'homme y trouve sa satisfaction en découvrant, dans le lit du fleuve, une source de minerai d'alumine. Un projet, calculé en milliards et en kilomètres de ciment, doit transformer cette magnifique vallée en un vaste terrain minier, détourner les eaux, les accumuler en un lac, avilissant ainsi la nature, submergeant la forêt et les marigots, perturbant d'une façon imprévisible le régime social ancestralement établi d'une population répartie dans de nombreux petits villages voués à la submersion. Il n'y aura bientôt plus ces belles vasques d'eau tranquille et, comme elles, disparaîtra la légende qui voulait que les singes, rassemblés sur les rochers, y précipitent chaque année une guenon en offrande au caïman.

La troisième et dernière partie de ce voyage en Guinée nous dirige le long des contreforts tourmentés du Bena, vers Forécariah, puis à Benty et les plaines à riz de la zone côtière au sud de Conakry, à la limite du Sierra Leone.

Le riz, récolté en gerbes, s'accumule en tas en plein air. Il est battu, puis déposé dans un grenier à grains fait, le plus souvent, d'une grande jarre tressée en nervures de cocotier et consolidée par de la boue séchée. Le riz constitue la base principale de l'alimentation indigène de Basse-Guinée.

Non loin de là, le vieux port de Benty s'ouvre sur l'estuaire que remontent les bateaux marchands venant faire escale pour recueillir en leurs flancs les beaux fruits de Guinée française.

Au delà enfin, c'est l'océan, dont l'avion va bientôt suivre la frange afin de gagner la France pour permettre de rapporter les souvenirs et les images d'un beau voyage.

Le **SAMEDI 15 JUIN**, M. Michel Angot, chargé de recherches d'océanographie à l'Office de la Recherche scientifique et technique Outre-Mer, termine le cycle de nos conférences pour le deuxième trimestre. Son exposé est intitulé : « A la poursuite des thons dans le Pacifique », et est illustré de trois courts métrages de film 16 millimètres en couleurs.

Ceux-ci furent tournés par M. Angot lors d'une mission « Productivité » de l'O.E.C.E. aux Etats-Unis durant 1955 et 1956, mission sollicitée par l'O.R.S.T.O.M. qui destine ce chercheur aux travaux océanographiques à partir des stations marines françaises du Pacifique.

M. Angot nous dévoile d'abord quelques-uns des aspects peu connus du thon, ou plutôt des thons, puisque les espèces des poissons Scombridés sont nombreuses. Après avoir insisté sur leur hydrodynamisme, leur température interne supérieure à celle du milieu ambiant, il soulève le problème des migrations des thons. Les thons sont-ils de vrais migrateurs passant activement d'une masse d'eau à une autre ou, au contraire, restent-ils toujours à l'intérieur d'un même ensemble aquatique dont ils suivent passivement les déplacements? Les marquages en cours nous apporteront sans doute une réponse indiscutable.

Les différentes méthodes de pêche sont ensuite présentées et accompagnées d'illustrations filmées : 1° la pêche à l'appât vivant, d'origine japonaise, où les thons sont capturés à la gaulle le long du bord du navire; 2° la pêche à la senne tournante, où les poissons sont encerclés avec un énorme filet qu'on ferme par dessous, en emprisonnant les prises en surface; 3° la pêche à la palangre flottante, elle aussi d'origine japonaise, où les thons se prennent d'eux-mêmes sur des hameçons appâtés d'une sardine congelée ou salée et placés en ligne à quelque 50 mètres de profondeur.

M. Angot nous commente ensuite deux courts films donnant des aperçus des escales faites par les navires américains de pêche ou de recherche scientifique sur lesquels il fut embarqué. Le Costa Rica regorge de fruits. Le Panama offre le saisissant contraste de son canal ultra-moderne et du reste du pays où les pirogues sont les seules embarcations utilisées. Les îles Galapagos étonnent par leur faune où se mêlent les otaries, les manchots, les iguanes terrestres et marins, les cormorans aux ailes atrophiées...

Quelques vues de Taïti nous montrent l'aspect polynésien de l'île, tandis que les îles Hawaï, en dehors de leurs sites naturels extrêmement pittoresques et sauvages, semblent très américanisées, ainsi qu'en témoignent quelques images de la grande ville d'Honolulu.

Ainsi ordonnée, la conférence de M. Angot nous a permis de suivre tous les aspects de « la poursuite des thons dans le Pacifique », depuis les surprenants procédés de pêche utilisés jusqu'aux fort beaux pays où les navires font de courtes escales.

*
**

NOS CONFÉRENCES D'OCTOBRE 1957

- Samedi 5 octobre** - *Lumières de Grèce*, conférence abondamment illustrée de clichés en couleurs, par M. Robert Andrault, ingénieur, constructeur de tentes pour les expéditions polaires (françaises et étrangères).
à 17 heures
- Samedi 12 octobre** - *Vingt-quatre champignons à reconnaître*, projection de documents en couleurs avec commentaire, par M. Joly, ingénieur agricole, membre de la Société de Photographie d'Histoire Naturelle.
à 17 heures
- Samedi 19 octobre** - *Groenland Sud*, récit de l'exploration du massif de montagnes de la pointe sud du Groenland : cap Farewell, Prince Christian Sound, par Claude Maillard, chef de l'expédition (film en couleurs).
à 17 heures
- Samedi 26 octobre** - *Voyage d'un naturaliste aux Canaries*, par M. Ad. Davy de Virville, directeur de laboratoire à la Sorbonne (projections en couleurs).
à 17 heures

QUELQUES NOUVELLES DES LABORATOIRES

LABORATOIRE DE CRYPTOLOGAMIE

Le Professeur Roger Heim a dirigé pendant le courant de l'été une expédition mycologique dans les montagnes du Mexique. Il a pu rapporter une importante documentation sur les champignons sacrés des régions mazatèque, aztèque et zapotèque, et sur leur utilisation en sorcellerie. Avec l'aide de son collaborateur, M. Cailleux, Préparateur à l'École des Hautes Études, il a obtenu ces champignons hallucinogènes en culture pure et à l'état fructifié au Laboratoire, et poursuit ses observations sur les propriétés et les caractères de ces extraordinaires cryptogames, dont l'étude chimique est d'autre part amorcée.

M. Rob. Lami, Sous-Directeur honoraire, consacre son activité au Laboratoire Maritime de Dinard; il y prépare, sous l'égide du C.N.R.S. et avec la collaboration de Mlle Priou et de M. Denizot, un colloque international sur l'écologie des Algues marines, qui se tiendra en cette Station Maritime durant la deuxième quinzaine de septembre.

M. P. Bourrelly, Sous-Directeur, a participé cet été aux travaux du Congrès International de l'Association Internationale de Limnologie à Helsinki et y a présenté une communication sur les Algues microscopiques des cuvettes littorales marines. Il a achevé un mémoire sur les Algues d'eau douce de l'A.O.F.

M. Chadefaud, Associé au Muséum, poursuit ses recherches sur la structure des Asques, et sur l'utilisation de cette structure pour le perfectionnement de la systématique des Ascomycètes. En outre, il a publié diverses études concernant certains caractères biochimiques des Dictyotacées, les plastes des Anthoceros, les *Labyrinthula*, la fleur et les pièces florales des Crucifères, certains pollens tropicaux, etc.

Mme S. Jovet continue ses travaux sur la systématique et l'écologie des Hépatiques des Antilles et de Madagascar; de plus, elle a présenté une étude du genre *Riccia* au Maroc.

Mme J. Nicot a collaboré aux travaux des Journées de Mycologie médicale et continue ses recherches sur les Champignons microscopiques des sols.

Mme M. Moreau a poursuivi ses travaux sur les maladies cryptogamiques et sur le dépérissement des Œillets cultivés.

M. M. Denizot a pris une part active à l'expédition de *La Calypso* dans le golfe de Guinée; il a rapporté une importante collection d'Algues marines de la région de San Tomé, algues dont il achève actuellement l'étude systématique et morphologique.

Dans le domaine de l'Algologie marine, Mlle Priou a obtenu d'intéressants résultats sur la structure de la membrane des algues par l'emploi de techniques nouvelles d'imprégnation argentique.

Mlle Ardré est allée prospecter les côtes du Portugal et d'Espagne en vue de préciser la répartition saisonnière et géographique, ainsi que l'écologie des Algues marines.

M. P. Fusey, chargé des problèmes de protection des matériaux contre les attaques des Champignons microscopiques, continue à s'intéresser de ce fait plus particulièrement à certains fongicides et à leur action biologique. Sous sa direction, Mme Flieder, en relation avec la Bibliothèque Nationale, s'occupe de protéger livres, papiers, reliures, contre les actions destructives des moisissures.

M. E. Manguin termine actuellement l'étude systématique et écologique des Diatomées de la Terre Adélie récoltées par M. Tschernia.

Mme P. Allorge a repris ses voyages en Espagne où elle poursuit ses travaux sur la flore bryologique des régions montagneuses.

M. R. Gaume participe activement à l'étude des mousses de Bretagne et du Bassin Parisien.

Dans le grand domaine des Champignons supérieurs, citons Mme Le Gall et M. Locquin qui ont publié d'intéressants livres de vulgarisation d'une haute tenue scientifique.

Mme Jacques-Félix met la dernière main à sa thèse de Doctorat consacrée aux recherches sur les Rhizomorphes des champignons supérieurs et sur le déterminisme d'apparition de ces organes.

M. Blum continue ses travaux sur le groupe difficile des Russules.

M. C. Moreau et M. C. Zambettakis consacrent leur activité et leur compétence au service de l'Agriculture par leurs recherches sur les maladies des plantes cultivées, particulièrement celles qui attaquent les grandes cultures tropicales.

Signalons pour terminer ce rapide tour d'horizon des activités du Laboratoire que de nombreux chercheurs français et étrangers ont travaillé au Laboratoire et ont publié de nombreux travaux.

La Mycothèque et l'Algothèque, collections vivantes de Champignons et d'Algues, ont augmenté notablement le nombre de leurs souches. Enfin, le Professeur R. Heim, P. Bourrelly et M. Chadefaud ont donné, dans le cadre de l'Enseignement du troisième cycle, Botanique Cryptogamique, une série de leçons sur les Champignons et les Algues, leçons complétées par des travaux pratiques.

En outre, comme par le passé, le Laboratoire assure la parution de revues couvrant le champ entier de la Cryptogamie : Revue de Mycologie, dirigée par M. le Prof. R. Heim; Revue Bryologique et Lichénologique, publiée par Mme Allorge; Revue Algologique, par Rob. Lami et P. Bourrelly.

LABORATOIRE DE PHANÉROGAMIE

Depuis la parution du Mémoire sur le Massif du Marojejy, à Madagascar, et l'établissement d'une Réserve naturelle pour conserver ce splendide témoin des richesses naturelles de la Grande Ile, le Professeur H. Humbert a repris l'étude des Composées pour la « Flore de Madagascar et des Comores ». De très importants matériaux, récoltés au cours de ses dernières missions, ou transmis par les Services locaux, ont permis d'apprécier d'une façon beaucoup plus ordonnée les divers éléments de cette Flore, et de ne pas se contenter de décrire des spécimens constituant de simples points de repère, comme dans les anciennes Flores exotiques. Les volumes consacrés aux Composées dans la Flore formeront au moins huit cents pages, largement illustrées, et comprendront la description de nombreuses unités subspécifiques.

Le Professeur Humbert a fait aussi entre temps une excursion d'hiver en Catalogne, en compagnie de plusieurs botanistes de la péninsule.

Plusieurs autres familles de la Flore de Madagascar ont été étudiées par les membres du personnel du Laboratoire et les chercheurs du C.N.R.S. : Graminées (Mlle A. Camus), Polypodiacées et familles voisines (Mme Tardieu-Blot); Euphorbiacées (J. Leandri), Sterculiacées (J. Arènes), Légumineuses (Mlle Dumaz-le-Grand), Annonacées (A. Cavaco et Mlle M. Keraudren), Monimiacées (A. Cavaco), Connaracées (Mlle M. Keraudren). Le volume sur les Verbénacées et Avicenniées, travail de près de trois cents pages avec quarante planches, dû à M. H.N. Moldenke, ancien Conservateur du Jardin botanique de New-York, a été mis en vente. Le Prof. C.E.B. Bremekamp, d'Utrecht, spécialiste de réputation mondiale, a accepté d'élaborer, au moins en partie, la famille des Rubiacées, une des plus importantes de la Flore, et a mis au point la révision de plusieurs groupes critiques.

M. H. Perrier de la Bâthie, Correspondant de l'Institut, a rédigé, de son côté, différentes observations biologiques ou d'intérêt économique sur les plantes malgaches.

Le Laboratoire reste en rapports étroits avec l'Institut de Recherche Scientifique de Madagascar, que dirige le Professeur J. Millot, et des travaux sont publiés en collaboration avec les botanistes de cet Etablissement, dont le beau Jardin botanique, en permettant l'étude des plantes vivantes en culture, rend les plus grands services à la Botanique systématique.

Pour les essences forestières, la collaboration est aussi intime avec le Service des Eaux et Forêts de la Grande Ile. M. René Capuron, Inspecteur des Eaux et Forêts, a travaillé plusieurs mois au Laboratoire pour étudier des familles forestières (Sapotacées, Sapindacées, Tiliacées, etc.), et constitué un magnifique herbier richement annoté.

Les flores tropicales du continent africain ne sont pas négligées, et toute une équipe de botanistes de valeur utilisent les ressources que met à leur disposition l'herbier du Muséum pour perfectionner nos connaissances botaniques sur cette région : M. Fr. Pellegrin, Sous-Directeur honoraire; le R.P. Ch. Tisserant; M. A. Aubréville, Inspecteur général honoraire des Eaux et Forêts; M. D. Normand; M. Jacques-Félix; M. J. Adam; le R.P. Berhaut; M. Bodard et de nombreux botanistes étrangers travaillent régulièrement, ou ont fait des séjours au Laboratoire. M. Aké Assi, un des meilleurs botanistes de l'Institut d'Adiopodoumé, en Côte d'Ivoire, a accompli un long stage dans le Service.

Le Professeur A. Guillaumin et M. R. Virot ont poursuivi l'étude des flores océaniques, en particulier pour la Nouvelle-Calédonie. M. Virot a soutenu en Sorbonne une telle thèse de plus de quatre cents pages richement illustrées sur la végétation du Sud de l'île.

Le Professeur Humbert et M. F. Pellegrin, Sous-Directeur honoraire, ont donné différents enseignements aux agronomes de l'Ecole Supérieure d'Application d'Agriculture Tropicale et aux forestiers appelés à servir outre-mer. Mlle A. Lourteig, Chargée de recherches du C.N.R.S. et spécialiste des flores tempérées et subtropicales de l'Amérique du Sud, a effectué plusieurs séjours dans les grands herbiers de l'Europe centrale, pour des comparaisons et localisations de types et diverses autres recherches. Elle poursuit la mise au point d'importantes monographies de familles du continent sud-américain.

Le Service a participé, en septembre dernier, au Colloque International du C.N.R.S. sur la Contribution française à l'étude de la Flore nord-américaine, par des travaux présentés par MM. Jovet et Willmann et Mlle A. Camus.

De nombreux savants français et étrangers ont continué à venir étudier pour leurs travaux les herbiers et la riche documentation du Service, qui s'est encore accrue d'importants envois des établissements scientifiques, agronomiques ou forestiers d'outre-mer et de l'étranger.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Nous constatons avec grand plaisir que les nouvelles de l'étranger reçoivent un accueil particulièrement favorable de la part de nos lecteurs et nous aimerions voir se développer cette rubrique; tous nos efforts portent en ce sens. Nous serions très reconnaissants à nos collègues directeurs de jardins zoologiques de bien vouloir nous communiquer des documents (guides, revues, photographies, etc.) sur leur établissement, afin d'alimenter cette rubrique, et nous les en remercions à l'avance.

PAYS-BAS. — C'est dans le cadre du fameux Blij-Dorp Zoo de Rotterdam, qui vient de célébrer son centenaire (1857-1957), que s'est déroulé, du 12 au 17 mai dernier, le congrès annuel de l'Union Internationale de Directeurs de Jardins zoologiques. Parmi les différentes réunions scientifiques, à noter un exposé accompagné d'un film remarquable sur la naissance, en décembre dernier, du jeune gorille au zoo de Columbus (U.S.A.).

Nous ne pouvons communiquer ici la liste complète des congressistes, mais nos collègues pourront la consulter à notre secrétariat s'ils le désirent.

Le zoo d'Amsterdam « Natura Artis Magistra » est dirigé par le docteur E.F. Jacobi. Il s'étend sur 10 hectares et reçoit environ un million de visiteurs par an. Le zoo abrite près de 4.200 sujets répartis en 675 espèces. De nombreux poissons évoluent dans un aquarium bien conditionné.

De nombreuses naissances ont eu lieu au Burgers' Zoo à Arnhem : un kangourou, trois ours bruns, deux lamas, deux pécaris, deux babouins, etc. Parmi les arrivages : deux argus, deux tragopans de Temminck, un ours malais également appelé « Bruan » ou ours des cocotiers (*Helarctos malayamus*), un chimpanzé et enfin un nombre important d'oiseaux exotiques comprenant des toucans.

Le zoo de Wassenaar, que dirige avec tant de compétence M. P. Louwman, se spécialise toujours dans les animaux rares et principalement les oiseaux. A noter particulièrement quatre coqs de roches (*Rupicola*) dont la valeur commerciale est estimée à 200.000 francs français l'unité.

ANGLETERRE. — Nous avons eu la visite de M. Gerald T. Iles, directeur du zoo de Manchester depuis 1933, qui nous a communiqué les renseignements suivants : le jardin a été fondé par John Jennison en 1836; il reçoit annuellement deux millions de visiteurs et comprend 1.300 pensionnaires. Parmi les mammifères remarquables, citons : deux cercopithèques de Brazza (*Cercopithecus neglectus*), trois chimpanzés, douze rhésus, un singe hocheur, un mangabey à collier blanc (*Cercocebus torquatus*), deux petits pandas (*Ailurus fulgens*), etc. La direction a entrepris la construction de nouveaux enclos afin de donner un nouvel aspect à son établissement. Notamment, le rocher des singes a été érigé dans un endroit plus adéquat qui s'appelle désormais « Monkeyrama ».

Le zoo de Bristol est administré par M. Greed. C'est un parc de superficie réduite mais bien aménagé. Il reçoit 700.000 visiteurs par an et a vu son cheptel s'augmenter d'animaux intéressants : deux jeunes gorilles, un orang-outan mâle (*Pongo pygmaeus*), un mâle Gerenuk.

ALLEMAGNE. — 250.000 personnes visitent annuellement le « Tiergrotten und Nordsee-Aquarium » de Bremerhaven, que dirige le docteur Kurt Ehlers. Nous rappelons qu'un phoque du capuchon, en allemand Klappmutze (*Cystophoca cristata*), a été exhibé pour la première fois dans le monde à Bremerhaven.

Le parc de Cologne, établi depuis 1860, est administré par le docteur Wilhelm Windecker. Il s'étend sur 17 ha 50 et abrite 1.900 sujets dont 500 mammifères, dont cerfs du Père David, petits pandas, ours kodiak, sitatungas, etc.

DANEMARK. — Le « Zoologisk Have » de Copenhague a été fondé le 20 septembre 1850 par le professeur Kjaerbolling. L'actuel directeur, M. Svend Andersen, nous a communiqué les renseignements suivants : le zoo héberge cinq cerfs du Père David, deux gnous à queue blanche, quatre ours kodiak, trois panthères des neiges, deux gorilles, deux orangs-outans, deux chimpanzés, cinq bisons européens, etc. Un exemplaire d'un très rare reptile néo-zélandais, le Tuatara, y vit en parfaite condition.

ISRAËL. — Le zoo biblique de Jérusalem, fondé en 1950 par son actuel directeur, le docteur Aharon Shulov, s'étend sur 10 hectares et reçoit annuellement 50.000 visiteurs.

En août 1938, le docteur M. Schornstein a fondé avec le concours de la Société Zoologique de Tel-Aviv un zoo de plusieurs hectares consacré aux mammifères et aux oiseaux. L'effectif atteint près de 1.000 individus. Ce zoo, dont les efforts sont constants, reçoit environ 350.000 visiteurs par an. Parmi les animaux dignes d'intérêt, citons deux bisons européens et un diable de Tasmanie (*Sarcophilus harrisi*).

ITALIE. — Nous apprenons avec plaisir que le professeur Alulah M. Taibel vient d'être nommé directeur du jardin zoologique de Turin. Pendant de nombreuses années, il avait dirigé la Station Expérimentale d'Aviculture de Rovigo et publié des travaux remarquables sur les oiseaux.

CHILI. — C'est à une fréquence de 15.000 personnes par semaine que le zoo de Santiago est visité régulièrement. Celui-ci fut fondé par Carlos S. Reed le 28 mai 1925. Sa superficie est de 10 hectares et son cheptel se décompose ainsi : 1.200 mammifères, 1.700 oiseaux, plus quelques poissons et reptiles. L'établissement est dirigé par le docteur Galo Pérez Acevedo, assisté de six collaborateurs et de soixante employés.

A Concepcion, un petit zoo a été créé le 20 avril 1926 par son actuel directeur, le docteur Carlos Junge. Il s'étend sur un hectare et abrite 480 sujets. Le nombre de visiteurs est de 50.000 par an, ce qui est relativement faible étant donné les 150.000 habitants de la ville de Concepcion.

CHINE. — Le zoo de Pékin doit son origine au Houang-Tchouang (ville de l'Empereur), qui existait déjà sous la dynastie des Mings (1368-1644). Beaucoup plus tard, en 1906, il prit le nom de Wanchengyuan (parc des dix mille vies). A l'heure actuelle, il est établi dans la banlieue ouest de Pékin et est un lieu de promenade particulièrement apprécié des Pékinois.

A part les trois grands pandas ou ours du Père David (*Ailuropus melanoleucus*), animaux rares que la direction est fière d'exhiber au public, à noter de nombreux pensionnaires intéressants : le léopard de Kouangtong, le yak du Tibet, le lynx de Sinkiang, l'alligator du Yangtsé, le python du Kouangsi et enfin un oiseau très élégant qui inspirait jadis les poètes, la grue au front carminé.

NOS INFORMATIONS

Dans sa séance du 28 mars 1957, la Commission des Prix de la Société de Géographie a décerné à Mme Gabrielle Bertrand le prix Francis Garnier pour son voyage d'études en Assam et son ouvrage *Terres secrètes ou règuent les femmes*.
Nous lui adressons nos bien vives félicitations.

BIBLIOGRAPHIE

- Roger HEIM, directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle : *Les Champignons d'Europe*. Ouvrage illustré de 56 planches en quadrichromie d'après les aquarelles de A. Bessin et Michelle Bory, de 20 planches photographiques et de 930 dessins originaux, la plupart de Michelle Bory. Deux volumes de 328 et 520 pages, format 13,5×18,5 cm, sur alfa surglacé Cellunaf, reliure pleine toile, sous jaquette kromekote en cinq couleurs. Les deux volumes vendus ensemble 7.500 fr.
- Derniers Refuges*. Atlas des réserves naturelles dans le monde, préparé par l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature et de ses Ressources. Préface de Roger Heim, directeur du Muséum. Un volume in-4° relié toile 2.900 fr.
- FOURCROY : Atlas pour la reconnaissance directe des plantes. 18×27, 192 planches, 16 p. Un volume broché 1.500 fr.
- Julian HUXLEY, W. SUSCHITZKY : *Au Royaume des animaux*. Illustré de 174 hélios, 3 planches couleurs. Collection « Belles Pages, Belles Couleurs ». Relié 3.400 fr.
- TEILHARD DE CHARDIN : *Œuvres*, tome 2, *L'Apparition de l'homme*. 384 pages. Broché 800 fr.
- D^r E. DECHAMBRE : *Encyclopédie féline*. 48 p. ill., 208 p. Relié 765 fr.
- O. FEHRINGER : *Encyclopédie des Oiseaux*. 400 ill. coul., 8 hors-texte couleur, 448 p. Un volume format 20×28. Relié.. 5.200 fr.
- Alexander B. KLOTS : *Vie et Mœurs des Papillons*. Ill. de 64 pl. en hélio, 24 hors-texte en couleurs, 208 p. Relié 3.350 fr.
- Lincoln BARNETT : *Ce Monde où nous vivons*. 345 ill., 18 dépliants, 26×35, 312 p. Relié 4.900 fr.
- A. CHAVAN et A. CAILLEUX : *Détermination pratique des fossiles*. 19,5×27, 388 p., 586 fig. Broché.. 5.000 fr. Cartonné.. 5.800 fr.
- Knut HAGBERG : *Carl Linne, le roi des fleurs*. Ill. de 4 hors-texte, 14×21,5, 212 p. Broché 380 fr.

COTISATIONS. — Les cotisations sont dues pour l'année en cours, quelle que soit la date du versement. Seul le millésime de l'année justifie de la validité de la carte. Toute année commencée est due intégralement et la demande de radiation de la Société doit parvenir au moins un mois avant la fin de l'année. La carte avec le millésime de l'année, soit celui de 1957, sera exigée à toutes nos réunions à partir de janvier 1957.

Pour éviter tout ennui et toute démarche à nos collègues, nous leur indiquons qu'ils ont toujours la faculté de racheter leurs cotisations.

Le taux **minimum** des cotisations est fixé, pour l'année 1957, à :

Juniors (au-dessous de quinze ans), sans la revue : 100 francs; avec *Science et Nature* : 950 francs; rachat jusqu'à quinze ans : 300 francs ; plus abonnement facultatif à *Science et Nature* : 900 francs .

M. H. Perrier de la Bâthie, Correspondant de l'Institut, a rédigé, de son côté, différentes observations biologiques ou d'intérêt économique sur les plantes malgaches.

Le Laboratoire reste en rapports étroits avec l'Institut de Recherche Scientifique de Madagascar, que dirige le Professeur J. Millot, et des travaux sont publiés en collaboration avec les botanistes de cet Etablissement, dont le beau Jardin botanique, en permettant l'étude des plantes vivantes en culture, rend les plus grands services à la Botanique systématique.

Pour les essences forestières, la collaboration est aussi intime avec le Service des Eaux et Forêts de la Grande Ile. M. René Capuron, Inspecteur des Eaux et Forêts, a travaillé plusieurs mois au Laboratoire pour étudier des familles forestières (Sapotacées, Sapindacées, Tiliacées, etc.), et constitué un magnifique herbier richement annoté.

Les flores tropicales du continent africain ne sont pas négligées, et toute une équipe de botanistes de valeur utilisent les ressources que met à leur disposition l'herbier du Muséum pour perfectionner nos connaissances botaniques sur cette région : M. Fr. Pellegrin, Sous-Directeur honoraire; le R.P. Ch. Tisserant; M. A. Aubréville, Inspecteur général honoraire des Eaux et Forêts; M. D. Normand; M. Jacques-Félix; M. J. Adam; le R.P. Berhaut; M. Bodard et de nombreux botanistes étrangers travaillent régulièrement, ou ont fait des séjours au Laboratoire. M. Aké Assi, un des meilleurs botanistes de l'Institut d'Adiopodoumé, en Côte d'Ivoire, a accompli un long stage dans le Service.

Le Professeur A. Guillaumin et M. R. Virot ont poursuivi l'étude des flores océaniques, en particulier pour la Nouvelle-Calédonie. M. Virot a soutenu en Sorbonne une telle thèse de plus de quatre cents pages richement illustrées sur la végétation du Sud de l'île.

Le Professeur Humbert et M. F. Pellegrin, Sous-Directeur honoraire, ont donné différents enseignements aux agronomes de l'Ecole Supérieure d'Application d'Agriculture Tropicale et aux forestiers appelés à servir outre-mer. Mlle A. Lourteig, Chargée de recherches du C.N.R.S. et spécialiste des flores tempérées et subtropicales de l'Amérique du Sud, a effectué plusieurs séjours dans les grands herbiers de l'Europe centrale, pour des comparaisons et localisations de types et diverses autres recherches. Elle poursuit la mise au point d'importantes monographies de familles du continent sud-américain.

Le Service a participé, en septembre dernier, au Colloque International du C.N.R.S. sur la Contribution française à l'étude de la Flore nord-américaine, par des travaux présentés par MM. Jovet et Willmann et Mlle A. Camus.

De nombreux savants français et étrangers ont continué à venir étudier pour leurs travaux les herbiers et la riche documentation du Service, qui s'est encore accrue d'importants envois des établissements scientifiques, agronomiques ou forestiers d'outre-mer et de l'étranger.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Nous constatons avec grand plaisir que les nouvelles de l'étranger reçoivent un accueil particulièrement favorable de la part de nos lecteurs et nous aimerions voir se développer cette rubrique; tous nos efforts portent en ce sens. Nous serions très reconnaissants à nos collègues directeurs de jardins zoologiques de bien vouloir nous communiquer des documents (guides, revues, photographies, etc.) sur leur établissement, afin d'alimenter cette rubrique, et nous les en remercions à l'avance.

PAYS-BAS. — C'est dans le cadre du fameux Blij-Dorp Zoo de Rotterdam, qui vient de célébrer son centenaire (1857-1957), que s'est déroulé, du 12 au 17 mai dernier, le congrès annuel de l'Union Internationale de Directeurs de Jardins zoologiques. Parmi les différentes réunions scientifiques, à noter un exposé accompagné d'un film remarquable sur la naissance, en décembre dernier, du jeune gorille au zoo de Columbus (U.S.A.).

Nous ne pouvons communiquer ici la liste complète des congressistes, mais nos collègues pourront la consulter à notre secrétariat s'ils le désirent.

Le zoo d'Amsterdam « Natura Artis Magistra » est dirigé par le docteur E.F. Jacobi. Il s'étend sur 10 hectares et reçoit environ un million de visiteurs par an. Le zoo abrite près de 4.200 sujets répartis en 675 espèces. De nombreux poissons évoluent dans un aquarium bien conditionné.

De nombreuses naissances ont eu lieu au Burgers' Zoo à Arnhem : un kangourou, trois ours bruns, deux lamas, deux pécaris, deux babouins, etc. Parmi les arrivages : deux argus, deux tragopans de Temminck, un ours malais également appelé « Bruan » ou ours des cocotiers (*Helarctos malayanus*), un chimpanzé et enfin un nombre important d'oiseaux exotiques comprenant des toucans.

Le zoo de Wassenaar, que dirige avec tant de compétence M. P. Louwman, se spécialise toujours dans les animaux rares et principalement les oiseaux. A noter particulièrement quatre coqs de roches (*Rupicola*) dont la valeur commerciale est estimée à 200.000 francs français l'unité.

ANGLETERRE. — Nous avons eu la visite de M. Gerald T. Iles, directeur du zoo de Manchester depuis 1933, qui nous a communiqué les renseignements suivants : le jardin a été fondé par John Jennison en 1836; il reçoit annuellement deux millions de visiteurs et comprend 1.300 pensionnaires. Parmi les mammifères remarquables, citons : deux cercopithèques de Brazza (*Cerco-pithecus neglectus*), trois chimpanzés, douze rhésus, un singe hocheur, un mangabey à collier blanc (*Cercocebus torquatus*), deux petits pandas (*Ailurus fulgens*), etc. La direction a entrepris la construction de nouveaux enclos afin de donner un nouvel aspect à son établissement. Notamment, le rocher des singes a été érigé dans un endroit plus adéquat qui s'appelle désormais « Monkeyrama ».

Le zoo de Bristol est administré par M. Greed. C'est un parc de superficie réduite mais bien aménagé. Il reçoit 700.000 visiteurs par an et a vu son cheptel s'augmenter d'animaux intéressants : deux jeunes gorilles, un orang-outan mâle (*Pongo pygmaeus*), un mâle Gerenuk.

ALLEMAGNE. — 250.000 personnes visitent annuellement le « Tiergrotten und Nordsee-Aquarium » de Bremerhaven, que dirige le docteur Kurt Ehlers. Nous rappelons qu'un phoque du capuchon, en allemand Klappmutze (*Cystophoca cristata*), a été exhibé pour la première fois dans le monde à Bremerhaven.

Le parc de Cologne, établi depuis 1860, est administré par le docteur Wilhelm Windecker. Il s'étend sur 17 ha 50 et abrite 1.900 sujets dont 500 mammifères, dont cerfs du Père David, petits pandas, ours kodiak, sitatungas, etc.

DANEMARK. — Le « Zoologisk Have » de Copenhague a été fondé le 20 septembre 1859 par le professeur Kjaerbolling. L'actuel directeur, M. Svend Andersen, nous a communiqué les renseignements suivants : le zoo héberge cinq cerfs du Père David, deux gnous à queue blanche, quatre ours kodiak, trois panthères des neiges, deux gorilles, deux orangs-outans, deux chimpanzés, cinq bisons européens, etc. Un exemplaire d'un très rare reptile néo-zélandais, le Tuatara, y vit en parfaite condition.

Titulaires, sans la revue : 200 francs; avec *Science et Nature* : 1.000 francs; rachat (à vie) : 2.500 francs; plus abonnement facultatif à *Science et Nature* : 900 francs.

Donateurs, sans la revue : 500 francs; avec *Science et Nature* : 1.200 francs; rachat (à vie) : 5.000 francs; plus abonnement facultatif à *Science et Nature* : 900 francs.

Bienfaiteurs : 2.500 francs; rachat (à vie) : 25.000 francs; plus abonnement facultatif à *Science et Nature* : 900 francs.

Les Membres Bienfaiteurs annuels bénéficieront, en 1957, du service gratuit de la revue « *Science et Nature* ».

Pour régler les cotisations, vous pouvez faire un versement en espèces, ou adresser un chèque bancaire, ou un chèque postal (PARIS 990-04), ou mandat postal au nom de la Société. Ces versements sont reçus : 1° A notre Secrétariat; 2° au bureau du Surveillant général du Jardin des Plantes; 3° à la librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS; 4° par notre Trésorier, M. Georges MASSON, éditeur, 120, boulevard Saint-Germain; 5° à nos délégués locaux qui disposent de cartes et de millésimes. Prière d'ajouter au montant de la cotisation un timbre ou le montant équivalent de celui-ci pour l'envoi de la carte ou du millésime.

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologique du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer de Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer de Biarritz, aux expositions temporaires organisées par les Amis de la Bibliothèque Nationale;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Naturalia*, *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Panorama*, *Connaissance du Monde*.

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS. (POR. 38-05.)

4° Service gratuit de la Feuille d'Information **bimestrielle**;

5° Invitation aux conférences et aux différentes réunions;

6° Participation aux excursions et aux voyages organisés par la Société dans des conditions particulièrement avantageuses;

7° Appui direct donné à un grand établissement d'intérêt national et de renommée mondiale, ainsi qu'à cette œuvre immense et utilitaire de la Protection de la Nature.

8° Sur présentation de leur carte (en règle), nos Sociétaires bénéficieront de réductions importantes à « Studio-Opéra », 13, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°), sur les articles suivants : disques, phonographes, électrophones, tourne-disques, appareils de radio et de télévision, appareils électro-ménagers, etc. Au « Vivarium exotique », 41, rue Lecourbe, Paris (15°) : Oiseaux tropicaux, Poissons exotiques, Plantes d'appartement et de serres. Nos collègues, M. et Mme RENAUD, fourniront tous les renseignements désirables.

9° Carnet d'achat permettant des réductions importantes chez différents fournisseurs sélectionnés.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat qui fournira toutes indications utiles sur ce point et les formules nécessaires pour régulariser les dons et legs. (GOB. 77-42.) Pour les dégrèvements fiscaux, se reporter à la feuille d'information d'avril 1955, page 9.

Pour le Président : M^{me} TABANOU.